

notre honneur, que la générosité charitable de nos compatriotes a été, tout le temps, dans la note et à la hauteur de nos traditions d'hommes de coeur et de bons chrétiens. Jamais pourtant, croyons-nous, un appel ne nous a été fait, qui fût plus légitime et plus pressant, que celui que les autorités universitaires adressent, en ce moment, à tous nos compatriotes et plus spécialement à ceux de la région de Montréal. Nous aurions mauvaise grâce à insister, tout le monde en est convaincu.

Mais ce sur quoi peut-être il importe de revenir et d'insister, c'est que l'oeuvre universitaire a besoin du concours de tous, des petits et des pauvres comme des grands et des riches, et — qu'on saisisse bien la nuance — des riches et des grands comme des pauvres et des petits. Pensez donc, il faudrait au moins deux millions et plus encore pour répondre aux besoins ! Où trouver pareille somme, chez nous, si tout le monde, et chacun selon ses moyens, n'y va pas de sa contribution ?

Ce que nous écrivons en ce moment est tout spontané. Nous ne parlons au nom de personne et nous ne voulons pas nous attribuer une initiative qui ne nous appartient pas. Simple-ment, comme tous nos confrères de la presse, nous exprimons notre modeste avis. Peut-être aurons-nous plus tard l'honneur de porter à nos lecteurs l'appel officiel et autorisé de nos supérieurs. Mais, dès à présent, pourquoi ne mêlerions-nous pas notre humble voix à celles de tant d'autres ? Il y a des choses qu'il faut redire sans cesse et peut-être davantage se redire à soi-même. Celle dont nous parlons est de celles-là.

Impérieusement, l'oeuvre universitaire à Montréal réclame le concours de tous ! Que ceux qui ont moins donnent moins, sans doute. Mais qu'ils donnent quand même, et largement, dans la mesure du possible. On l'a dit et répété bien des fois, c'est avec l'eau des petits ruisseaux que s'alimentent les rivières et les fleuves. De même, souvent, c'est avec des souscrip-